

de l'étranger(s) 10

La Terre et six milliards d'hommes

Plus de six milliards d'hommes et de femmes vivent aujourd'hui sur la Terre. C'est six fois plus qu'au début du XX^e siècle, et cette multiplication traduit une mutation fondamentale dans l'histoire de l'humanité. Depuis ses origines, l'augmentation du nombre des hommes avait été très lente : une mortalité élevée, due aux famines et aux épidémies aggravant périodiquement de mauvaises conditions générales d'existence, limitait la croissance des populations. Selon des estimations contemporaines, les hommes étaient environ deux cents millions aux abords de l'an mil et cinq cents millions sept siècles plus tard – dont la moitié en Chine. Sous l'effet des progrès économiques et sanitaires, la croissance démographique s'accéléra au XIX^e siècle en Europe et en Amérique du Nord, mais resta très faible partout ailleurs. Or, depuis le milieu de notre siècle, à l'exception du Japon et des pays occidentaux, tous les pays connaissent une véritable explosion démographique. En 1950, l'effectif de l'humanité dépassait de peu les deux milliards ; il est aujourd'hui de plus de six milliards et atteindra sans doute les huit milliards d'ici 2010, peut-être même les dix milliards en 2025.

Parmi les innombrables conséquences de cette nouvelle donne démographique, la pénurie d'eau douce est peut-être la plus préoccupante. Les besoins croissants de l'agriculture et la multiplication de gigantesques agglomérations urbaines, de vingt ou trente millions d'habitants chacune, vont faire de cette ressource essentielle un bien rare. Dans tous les pays, la gestion rationnelle des réserves d'eau va réclamer des travaux de tous ordres que devront précéder d'indispensables analyses géographiques.

Cette explosion démographique pose à l'humanité d'énormes problèmes, mais n'oublions pas qu'elle est le fruit de victoires remportées par les hommes contre des maux qui les accablaient depuis les origines. Si la malnutrition reste largement répandue, les famines sont beaucoup plus localisées qu'autrefois et, grâce aux progrès de la médecine et des industries pharmaceutiques ainsi qu'aux campagnes menées par des organisations internationales, la maladie, l'épidémie et la mort des enfants ont reculé. Les hommes d'aujourd'hui ne peuvent regretter « l'équilibre d'antan », dont le prix était terrible, et ils doivent affronter avec détermination les dangers nouveaux qui pèsent sur leurs sociétés en sachant que l'avenir, toujours, reste ouvert.

Le formidable accroissement de la population depuis un demi-siècle résulte de l'entrée des sociétés du tiers-monde dans le processus de « transition démographiques ». Les démographes désignent ainsi le passage, plus ou moins rapide, d'une situation d'équilibre caractérisée par des taux de natalité et de mortalité élevés, donc un faible excédent démographique, à une autre situation d'équilibre, avec de faibles taux de natalité et de mortalité, donc de nouveau un faible excédent démographique. La période dite de transition

séparant ces deux situations d'équilibre est marquée dans un premier temps par une baisse des taux de mortalité et un maintien des taux de natalité à un niveau élevé, d'où un excédent démographique important. Puis, dans un second temps, les taux de natalité diminuent et se rapprochent des taux de mortalité qui se sont stabilisés à un faible niveau.

Aujourd'hui, la transition démographique est achevée dans l'ensemble de l'Europe et la population, qui comprend une forte proportion de personnes âgées, ne s'y accroît plus que très lentement. Son taux de natalité est tombé si bas, parfois même au-dessous du taux de mortalité, que l'Europe doit se préparer à une situation de déclin démographique.

La plupart des pays d'Asie, d'Amérique latine et surtout d'Afrique se sont engagés dans ce processus de transition démographique plus de cent ans après l'Europe. Ils en connaissent actuellement la première phase, celle du très fort accroissement de population. Pour des raisons économiques et culturelles, les taux de natalité y restent élevés, alors que les taux de mortalité - contrairement à l'Europe du XIX^{ème} siècle, où ils diminuèrent peu à peu - ont baissé brutalement grâce à la mise en œuvre dans l'ensemble des pays de moyens médicaux modernes. Ces moyens se sont révélés d'une remarquable efficacité dans la lutte contre les épidémies et certaines grandes endémies, en dépit des conditions de vie déplorables qui demeurent celles de la majorité des populations. Certains pays à très bas niveau de vie, où les taux de natalité se situent encore aux environs de 35‰ (35 naissances par an pour 1 000 habitants), connaissent ainsi des taux de mortalité de l'ordre de 10‰, assez proches de ceux des vieux pays européens. Le ralentissement de la croissance démographique et la stabilisation en nombre de la population de notre planète dépendent surtout de l'amélioration des conditions de vie et de celle du statut des femmes au sein de leur famille et dans la société.

La croissance démographique mondiale enregistre un fléchissement : le taux d'accroissement annuel moyen, qui était de 1,73% dans les années 80, est passé à 1,57% depuis le début des années 90. Malgré ce ralentissement, selon des prévisions de l'ONU à l'horizon 2025, le continent africain devrait passer d'environ 770 millions d'habitants aujourd'hui à 1,4 milliards, le continent asiatique de 3,2 milliards à 4,9 milliards, l'Amérique latine de 511 millions à 700 millions, l'Amérique du Nord de 303 millions à 370 millions, et la population européenne (y compris celle des pays de l'ex-URSS) de 730 millions à 718 millions.

La comparaison de ces chiffres montre l'inégale répartition de la population entre les grands ensembles géographiques ; à l'intérieur même de chacun d'entre eux, d'immenses espaces sont inhabités ou très faiblement peuplés, alors que d'autres abritent de très fortes densités de population. Cette répartition des hommes, lourdement influencée depuis le XIX^{ème} siècle par des facteurs économiques et politiques liés à la révolution industrielle, reste néanmoins tributaire de différences historiques plus anciennes dans la capacité agricole de chaque aire géographique. Ainsi les régions polaires sont-elles quasiment vides d'hommes, et l'on en rencontre bien peu dans les grandes forêts qui couvrent les pays aux hivers longs et froids du nord de l'Amérique et de l'Eurasie septentrionale. Quant à l'ensemble de la zone

aride, elle n'abrite que 250 millions d'hommes environ, pour l'essentiel regroupé dans les oasis, l'Égypte à elle seule en accueillant 67 millions.

La très grande majorité des hommes vit donc dans la zone tempérée avec 2 milliards d'habitants et surtout dans la zone tropicale avec 4 milliards d'habitants. Les pays de climats tempérés rassemblent près de 730 millions d'habitants en Europe, 600 millions en Asie du Nord-Est, 300 millions en Amérique du Nord et au sud de l'Amérique latine, 200 millions dans les pays de climat méditerranéen du Nord de l'Afrique et du Moyen-Orient.

Le monde tropical regroupe la majorité de l'humanité. Cette population se répartit ainsi : 600 millions en Afrique tropicale, 400 millions en Amérique tropicale et 2,5 milliards en Asie tropicale – dont 990 millions en Inde et 600 millions en Chine du Sud. L'Asie tropicale est donc cinq fois plus peuplée que les deux autres ensemble continentaux du monde tropical.

Pourquoi l'Asie tropicale est-elle si fortement peuplée ? Cette question de géohistoire mérite d'autant plus d'être posée que cette région, grâce à une croissance économique très rapide, est en passe de devenir un des principaux pôles de puissance du prochain siècle.

En superficie, l'Asie tropicale représente le tiers de l'Amérique tropicale et le quart de l'Afrique tropicale. Relativement à sa superficie, l'Asie tropicale est donc environ vingt fois plus peuplée que l'Afrique tropicale.

Si l'on considère plus finement la répartition des hommes à l'intérieur de chacun des ensembles tropicaux, les différences de densité apparaissent encore plus marquées. Les populations de l'Asie tropicale se concentrent en effet dans les vallées alluviales et les plaines deltaïques qui atteignent des densités de 800 à 1000 habitant au km² (parfois davantage), alors qu'en Afrique ou en Amérique tropicale les densités sont de l'ordre de 20 à 30 habitants au km² – avec de vastes étendues, comme la forêt amazonienne, où l'on ne rencontre pas plus de 1 au 2 habitants au km².

En entreprenant la mise en valeur des vallées, les populations de l'Asie ont su tirer parti de la relative richesse des sols formés d'alluvions. Les fleuves qui les transportent coulant souvent au-dessus du niveau de la plaine, sur un bourrelet d'alluvions, les populations asiatiques durent d'abord se protéger des inondations catastrophiques en élevant de grandes digues de terre compactée sur chaque rive des fleuves.

L'ampleur de ces travaux de génie hydraulique, établis selon des plans d'ensemble, a nécessité la mobilisation d'une population nombreuse. Ces « sociétés hydrauliques » ont été dirigées et organisées par des appareils d'État puissant, animés par le souci d'accroître les surfaces cultivées de façon à augmenter les effectifs qu'ils contrôlaient.

Bien que les conditions du climat tropical lui assurent une efficacité maximale en autorisant deux ou trois récoltes par an, ce type de société ne se limite pas à la partie tropicale de l'Asie. Il se rencontre aussi dans les pays à hiver froid : la Corée, le Japon et surtout la Chine du Nord, où sans doute apparurent, il y a trois mille ans, les premières formes d'État qui ont fait réaliser des travaux hydrauliques. L'importance séculaire du peuplement des pays asiatiques s'explique fondamentalement par les caractères spécifiques de ces « sociétés hydrauliques », dont les héritiers se sont lancés dans le développement

économiques moderne où ils manifestent avec brio leurs traditionnelles aptitudes à la performance.

Pourquoi l'Afrique est-elle beaucoup moins peuplée que l'Asie ? Autrement dit, quelles sont les causes profondes du marasme que connaissent depuis des décennies la plupart des pays d'Afrique tropicale, marasme qui contraste si fortement avec la réussite de l'Asie ?

La répartition spatiale de la population en Afrique tropicale est, nous l'avons vu, globalement l'inverse de celle observées en Asie. La plupart des vallées africaines sont désertes en raison de leur insalubrité et des inondations qui s'y produisent à la saison des pluies, moment où il faudrait effectuer les travaux agricoles. Alors qu'en Asie les Etats se chargeaient de faire réaliser les travaux nécessaires pour surmonter ces obstacles, les puissants royaumes que l'Afrique noire connut autrefois se souciaient avant tout de commerce, notamment celui de l'or et des esclaves.

Depuis le Moyen Age, des marchés situés à la lisière méridionale du Sahara et dans les ports de l'océan Indien assuraient un intense commerce d'esclaves à destination du monde arabe. Au XVIème siècle s'y est ajoutée la traite, tout aussi dévastatrice, organisée à partir des côtes de l'Atlantique par des marchands européens à destination des plantations d'Amérique. A partir du milieu du XIXème siècle, les pays européens, poussés par l'Angleterre, interdirent la traite des esclaves vers d'autres continents, mais la traite intra-africaine se poursuivit et même s'amplifia. Des négriers africains continuèrent de capturer des Africains pour les vendre à d'autres Africains ; ce monde d'exploitation particulièrement destructeur n'a disparu qu'avec la colonisation européenne.

La traite des esclaves est l'une des grandes causes de la faiblesse du peuplement de l'Afrique par rapport à celui de l'Asie. Des dizaines de millions d'hommes et de femmes ont été déportés hors d'Afrique, et davantage encore sont morts sur le continent au cours des razzias ou après leur capture.

Les conséquences géopolitiques de la traite marquent encore profondément cette région du monde et des contentieux aigus nés à cette époque continuent aujourd'hui d'opposer les différents peuples africains artificiellement réunis dans des Etats dont les frontières ont été tracées par les puissances coloniales.

De là découlent en partie la faible cohésion des structures étatiques et le marasme économique de l'Afrique tropicale.

Quant à l'Amérique tropicale, la faiblesse de son peuplement comparée aux fortes densités de l'Asie tient aussi à des causes historiques. Avant l'arrivée des Européens, seules les hautes terres bordant les côtes du Pacifique, où s'étaient développés des Etats puissants et bien organisés – principalement au Mexique et au Pérou actuels -, regroupaient une assez forte population. Sur les basses terres, du pied des Andes à l'Atlantique, vivaient au contraire des populations très clairsemées se livrant surtout à la chasse et à la cueillette.

L'arrivée des Européens au XVIème siècle fut une catastrophe démographique pour ces populations. Les conquérants apportèrent avec eux des microbes et des virus contre lesquels ils étaient plus ou moins

immunisés, mais qui provoquèrent des ravages parmi les habitants du « Nouveau Monde » : près des trois quarts des autochtones amérindiens périrent en quelques décennies.

Cette hécatombe est l'une des causes de l'emploi des esclaves africains comme main-d'œuvre dans les plantations tropicales des Antilles, des régions côtières du Brésil et du sud-est des Etats-Unis.

Le peuplement du continent américain ne commença vraiment à progresser qu'à partir du XIX^{ème} siècle, grâce à l'immigration venue d'Europe où la réduction des taux de mortalité avait entraîné une forte croissance démographique. Les campagnes européennes surpeuplées donnèrent à l'Amérique leur trop-plein d'hommes, tandis que des citoyens entreprenants s'embarquaient, attirés par un monde où tout semblait possible. Tous se dirigeaient de préférence vers l'Amérique du Nord, où ils savaient cette aubaine au vu des grandes plaines des Etats-Unis et du Canada, d'autant plus vides que les rares populations autochtones qui les parcouraient à la suite des troupeaux de bisons en étaient refoulées, quand elles n'étaient pas exterminées.

L'ère des grandes migrations qui vit le transfert de millions d'Européens vers ce que l'on appelait jadis les « pays neufs » est-elle terminée ? Les mouvements migratoires restent aujourd'hui importants et prendront peut-être plus d'ampleur au siècle prochain, mais ils ont changé d'origine. Ce sont désormais des habitants des pays pauvres du tiers-monde en pleine croissance démographique qui cherchent à gagner les riches pays occidentaux, d'Europe ou d'Amérique. Des centaines de milliers de Latino-Américains s'installent chaque année aux Etats-Unis, et de nombreuses personnes originaires d'Afrique, du Moyen-Orient et même d'Asie méridionale tentent de s'établir dans les pays de l'Union européenne en acceptant les tâches les plus ingrates et les plus mal payées.

Le monde tempéré n'ouvre qu'une petite partie de la planète et il est deux fois moins peuplé que le monde tropical. Pourtant, sans l'Europe et la Chine du Nord, l'histoire du monde aurait été tout autre.

L'Amérique du Nord et les terres tempérées d'Amérique du Sud ne comptent que 370 millions d'hommes, l'essentiel des populations de la zone tempérée se rencontre aux moyennes latitudes de l'Eurasie. A l'ouest de ce continent, l'Europe abrite près de 750 millions d'hommes et le nord-est de l'Asie davantage.

Les populations de ces deux grandes aires de peuplement sont les héritières de deux vieilles sociétés paysannes aux systèmes de culture très différents. En Chine du Nord, au Japon et en Corée, des « sociétés hydrauliques » adaptées au climat tempéré organisaient une agriculture très intensive pratiquée sur des champs irrigués ou des rizières arrosées par les pluies d'été. L'Europe – excepté les pays méditerranéens – pratiquait une agriculture non irriguée à rendement plus faible, mais sur des surfaces beaucoup plus étendues.

Au XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, l'ouest de l'Europe a vu se produire le phénomène capital de la révolution industrielle. Cette transformation économique, sociale et culturelle s'est peu à peu propagée à l'ensemble du monde, avec des effets extrêmement différents selon les pays.

En Amérique du Nord, l'arrivée des immigrants, mais aussi des capitaux européens, attirés par la mise en valeur de « pays neufs », a favorisé le transfert des facteurs de l'industrialisation et un développement économique qui dépassa rapidement celui de l'Europe occidentale.

Les autres pays – ceux que l'on classe aujourd'hui dans le tiers-monde – subirent la domination européenne. Le freinage, sinon le blocage économique qui en est résulté explique en partie leur sous-développement actuel, leur relative stagnation économique ayant des effets d'autant plus dommageables qu'ils connurent ensuite une très forte croissance démographique, ce qui aggrava encore leur situation. Pourquoi, dans ces pays, un développement économique n'a-t-il pas accompagné l'accroissement du nombre des hommes, ce qui aurait permis l'amélioration de leurs conditions d'existence ?

De nombreuses hypothèses relevant de la géographie ou de la géohistoire ont été formulées sur la nature des interactions entre croissance démographique et sous-développement. La plus simple repose sur le constat d'évidence que les pays développés se trouvent aux latitudes de climats tempérés et les pays sous-développés dans le monde tropical ; ces derniers auraient donc subi, et subiraient encore, le handicap de sols pauvres et fragiles. Cette constatation néglige le fait que, si tous les pays développés se situent bien dans la zone tempérée, la réciproque n'est pas vraie : tous les pays de la zone tempérée ne sont pas développés, comme l'atteste le cas de la Chine du Nord qui, avec 500 millions d'habitants, connaît un climat tempéré à hiver froid. Inversement, les « sociétés hydrauliques » de l'Asie tropicale connurent durant des siècles un niveau de productivité agricole et un niveau de compétence technologiques très supérieurs à ceux des pays d'Europe occidentale.

C'est pourtant en Europe occidentale que s'est enclenchée, au tournant des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, la révolution industrielle qui devait entraîner une croissance économique, plus forte sur la longue durée que la croissance démographique. On voit souvent dans cette révolution industrielle le facteur qui a permis aux Etats européens d'instaurer leur domination sur le reste du monde et d'y empêcher le développement d'industries concurrentes, ce qui revient à dire que la domination coloniale serait la cause principale du sous-développement.

Or, la carte des territoires soumis dans les Temps modernes à une domination coloniale exercée par une puissance européenne et la carte des pays aujourd'hui sous-développées ne sont pas équivalentes. Si la plupart des pays du tiers-monde subirent le régime colonial, la Turquie et la Thaïlande ne furent jamais colonisées, et l'Iran et la Chine ne connurent que la tutelle passagère des puissances européennes. En revanche, certains des pays actuellement les plus développés – Etats-Unis, Canada et Australie – furent d'abord des colonies britanniques.

On ne constate pas non plus de relation de cause à effet entre révolution industrielle et conquête coloniale : les pays qui conquièrent l'Amérique au

XVI^{ème} siècle n'avaient en rien accompli une quelconque révolution industrielle, et, lorsque les Anglais commencèrent la conquête de l'Inde au XVIII^{ème} siècle, les prémices de la révolution industrielle apparaissaient à peine en Grande-Bretagne. Seule la conquête de l'Afrique au XIX^{ème} siècle est nettement postérieure au développement économique des pays européens.

Quant au Japon, d'abord replié sur lui-même puis soumis à la pression militaire des Européens au milieu du XIX^{ème} siècle, il n'a pas été colonisé et il est rapidement devenu un pays industriel. Sa puissance économique infirme la thèse, explicite ou implicite, selon laquelle seules les populations européennes ou d'origine européenne auraient été capables de mener à bien le processus historique du développement.

Les structures de la société japonaise étaient en fait assez comparables à celles de la féodalité européenne, et l'industrialisation fut impulsée par une alliance de la noblesse et de la bourgeoisie. Le volontarisme de ses classes dirigeantes fit ainsi du Japon le seul pays non européen à entamer son processus de développement avant la fin du XIX^{ème} siècle, ce qui lui permit d'échapper à la domination coloniale que l'Europe imposait alors au reste du monde.

Le cas du Japon montre l'importance des structures sociales dans le processus de développement économique. On sait que rôle joua la bourgeoisie dans le déclenchement de la révolution industrielle en Europe occidentale aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles. Or, exception faite du Japon, aucune classe sociale homologue à la bourgeoisie européenne, formée progressivement depuis le Moyen Age au sein du système féodal, ne put se constituer de façon durable hors d'Europe à la même époque. Dans les Etats asiatiques dont le niveau de civilisation était le plus brillant – supérieur parfois à celui de l'Europe – , l'appropriation exclusive des terres agricoles par le souverain a interdit la formation d'une classe de vrais propriétaires fonciers et d'une véritable bourgeoisie.

Les sociétés d'Amérique latine démontrent *a contrario* le rôle des structures sociales dans le processus de développement. Ces sociétés sont d'origines européennes, mais les conditions de la conquête y entraînèrent la création d'une oligarchie de grands propriétaires fonciers. Celle-ci monopolisa d'immenses étendues de terres dont l'exploitation était assurée par des immigrants, réduits au rôle d'ouvriers agricoles aux salaires de misère ou de tenanciers proches du servage. Cette oligarchie contrôlant tout l'espace social, des bourgeoisies n'ont guère réussi à se former. En revanche, aux Etats-Unis et au Canada, la terre fut distribuée de façon plus ou moins égalitaire aux immigrants dont le pouvoir d'achat favorisa bientôt le développement de l'industrie. Les perspectives de profits offertes par ce grand marché intérieur attirèrent les capitaux européens, qui affluèrent en même temps que les hommes venus du Vieux Continent.

Ces exemples contrastés montrent que l'obstacle économique majeur à la croissance des pays en développement réside dans la faiblesse du pouvoir d'achat de la grande majorité de la population. Aggravé par le chômage massif dû à l'explosion démographique, cette pauvreté trouve son origine

dans les accaparements effectués par des minorités privilégiées que la colonisation et même la décolonisation ont dotées de pouvoirs véritablement exorbitants. Pendant longtemps les ressources existantes dans les pays du tiers-monde n'ont pas été mises en valeur, les débouchés sur le marché intérieur étant insuffisants pour justifier des investissements importants. Aussi les profits dégagés dans ces pays étaient-ils et sont-ils encore transférés à l'étranger, où les placements sont plus rentables, comme l'illustre bien le cas des pays exportateurs de pétrole dont les gouvernements placent dans les banques occidentales ou japonaises une grande part des revenus pétroliers.

Lorsque, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, s'est déclenchée la forte croissance démographique dans les pays du tiers-monde, les structures sociales, qui constituaient l'obstacle principal à la croissance économique, ont continué d'entraver le développement du marché intérieur et de favoriser l'exportation des capitaux.

La conjonction du facteur ancien – l'insuffisance des investissements – et du facteur nouveau – l'accroissement de la population – entraîna une augmentation massive du chômage et une détérioration du niveau de vie. Dans le contexte de la guerre froide, les minorités privilégiées agitèrent l'épouvantail communiste pour repousser les réformes économiques et sociales pourtant indispensables.

Dans les pays où les communistes parvinrent au pouvoir, ils décidèrent des transformations radicales de la société en abolissant la propriété privée de tous les moyens de production, et d'abord celle de la terre. Ils éliminèrent ainsi la classe des accapareurs, mais aussi la moyenne paysannerie et les petits industriels. Avec la suppression des libertés, l'étatisation de l'économie et le monopole politique du Parti bloquèrent toute initiative privée ou de type coopératif. Après un certain essor, dans les premiers temps de la collectivisation et de la planification, la croissance économique s'est finalement bloquée, tandis que les prélèvements que l'Etat opérât sur elle pour financer l'industrialisation, largement orientée vers la production d'armements, achevaient d'asphyxier la paysannerie.

La Chine, depuis de la collectivisation et l'ouverture vers « l'économie de marché », autrement dit le capitalisme le plus sauvage, connaît une croissance économique ultrarapide, touchant surtout les régions côtières où viennent s'investir de préférence les capitaux étrangers, dont la sécurité est garantie par le maintien du monopole du Parti communiste sur le pouvoir d'Etat.

Les grandes entreprises américaines, européennes et japonaises ont compris le profit qu'elles pouvaient tirer du travail de la main-d'œuvre asiatique ou latino-américaine en s'associant avec des capitalistes locaux. Grâce à l'emploi des technologies modernes, celle-ci peut atteindre un haut niveau de productivité qui, combiné à des salaires maintenus très bas sous la pression du chômage, assure aux entreprises locales et multinationales des marges bénéficiaires confortables. Mais ces « délocalisations » d'activités industrielles provoquent un accroissement du chômage dans les pays développés où le coût de la main-d'œuvre est beaucoup plus élevé.

Pour parer aux risques d'explosion sociale induits par l'énorme augmentation de la population des grandes villes, de nombreux gouvernements du tiers-

monde favorisent tous les types d'industrialisation susceptibles d'élargir une classe moyenne de salariés. Parallèlement, la dette extérieure, contractée dans les années 70 auprès de banques occidentales et japonaises ou d'organismes internationaux, a fait l'objet de transactions et de rééchelonnements. Depuis plus d'une décennie, dans de nombreux pays d'Asie orientale et d'Amérique latine, tous ces facteurs stimulent, malgré quelques crises, des croissances spectaculaires, avant tout orientées vers les marchés étrangers. Ces pays ne sont pas pour autant sortis du sous-développement, car la longue période durant laquelle la croissance démographique a été plus forte que la croissance économique laisse en héritage des équipements publics dramatiquement insuffisants et une masse de chômeurs tirant toujours à la baisse le niveau des salaires.

L'immense ensemble du tiers-monde, où vivent près de cinq milliards d'hommes et de femmes, présente donc des situations économiques et sociales très contrastées. Aussi parle-t-on quelquefois *des* tiers-mondes, mais ce pluriel n'est guère justifié, car la notion de tiers-monde, si elle eut jamais un sens, désignait des sociétés très diverses dont la caractéristique commune est d'avoir suivi des évolutions historiques différentes de celle que connut l'Europe. Aujourd'hui, sans égard à leur passé ou à leur niveau de développement, tous les pays de notre planète sont, unanimement et irrésistiblement, entraînés dans une nouvelle étape de l'histoire du monde, sa mondialisation.

Yves Lacoste, *La légende de la terre*, Champs Flammarion (Chapitre 6)